

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean LEFORT

Pour les sympathiques

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1909, tome 11, p. 39-42

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Pour les sympathiques

Parmi ceux qui s'occupent actuellement d'action sociale il n'est presque personne qui n'ait rencontré, ici ou là, de braves gens qui se déclarent de cœur et d'esprit avec eux, mais dont tout le zèle, en fait, se dépense en vaines protestations de sympathie.

Oui, il y a autour de nous, à côté de nous qui travaillons du matin au soir, sans relâche et sans repos, à la diffusion de nos idées et à l'édification de la société nouvelle, beaucoup de bonnes âmes, qui se disent nos amis et qui le sont, mais qui s'imaginent avoir beaucoup fait, lorsqu'elles nous ont solennellement déclaré *quelles sont avec nous*.

Dieu nous garde de les contrister, de les malmener ou de les houspiller à coup de plume ; ce serait les éloigner de nous. Seulement nous serions heureux de les voir abandonner un peu leur tour d'ivoire et leur quiétude, pour nous prouver, en nous donnant un coup de main, la réalité de leurs sympathies.

Ces gens qui se proclament nos amis, qui affirment partager nos idées, en théorie, qui parfois même donnent un peu d'argent à nos œuvres, sont bien sincères et bien convaincus. Non seulement ce ne sont pas des adversaires déguisés mais ils nous défendent bravement, à l'occasion, lorsqu'on nous attaque devant eux. Ils font plus, ils lisent avec intérêt et avec curiosité nos revues et nos journaux et nous n'avons pas, à de rares exceptions près, d'abonnés plus aimables et plus fidèles.

Sans doute nous sommes contents lorsqu'on nous approuve, lorsque nous rencontrons de bons et dignes catholiques

qui nous félicitent à pleine bouche, nous couvrent de lauriers, nous proclament les futurs sauveurs du monde et nous affirment avec enthousiasme que nous leur arrachons des larmes d'admiration.

Appelons les choses par leur nom : tout cela n'est que rhétorique, vaine et creuse. Toutes ces sympathies purement platoniques, si elles peuvent paraître curieuses et symptomatiques de l'état de l'esprit public, semblent aux hommes d'action terriblement insuffisantes. L'écrivain social qui note au jour le jour les manifestations des états d'âme de ses contemporains pourra les accepter et les enregistrer comme preuve du progrès accompli dans la diffusion des idées sociales ; mais nous, qui crions à l'aide : parce que la besogne est trop abondante, parce que nos bras lassés ne peuvent plus soulever tous les fardeaux, parce que sur le champ de bataille trop vaste, nous sommes toujours les mêmes qui nous faisons tuer, il nous monte parfois du cœur aux lèvres, un sourire de pitié triste et découragé, à la vue de tant de volontés sans emploi, au spectacle de tant d'énergies somnolentes et par conséquent perdues.

Vous nous êtes sympathique, Monsieur, grand bien vous fasse et à nous aussi ! Mais que nous aimerions mieux, au lieu de vos aimables discours, vous entendre nous dire, en toute raideur et simplicité : « Je me mets à votre disposition ; donnez-moi du travail. » ou encore : « Vos idées sont bonnes, je les crois justes, je vais essayer, sur l'heure, dans le milieu où je vis d'en réaliser tout ce qui est réalisable. »

Cela n'a l'air de rien cette petite phrase, mais c'est une adhésion vraie, c'est un acte, qui sera le point de départ d'une action utile et sérieuse. Dans une époque aussi tourmentée que la nôtre, à une heure où tout est remis en question, où l'existence même du pays et son avenir dépendent du plus ou moins de vigueur de nos efforts et du plus ou moins de rapidité de notre marche en avant, que sont des sympathies et des encouragements ?... Un peu d'écho sonore, un beau geste, un verbe qui retentit. Tout cela est vain, fastidieux, rebutant.

Soyons francs, soyons loyaux, et disons brutalement la vérité : nous avons la maladie des Comités ; sous-comités, vœux, règlements, etc. nous nous perdons dans une paperasserie méticuleuse ; nous nous embourbons dans les discussions sans fin, autour de l'éternel tapis vert et nous tournons toujours dans le même cercle vicieux de déclarations grandiloquentes. Il y a, parmi nous, d'excellentes gens, de saintes gens, d'admirables gens qui n'ont qu'un mot à la bouche : il faut s'organiser ! Oh ! que c'est donc touchant !... Depuis trente ans, ils répondent toujours à ceux qui leur demandent où ils en sont, et ce qu'ils font : « Voyez, ça marche, nous nous organisons. »

En réalité, ça ne marche pas le moins du monde, nous marquons le pas sur place et nous gaspillons le temps à chercher la manière de l'employer.

Réunions, Comités et Congrès sont choses excellentes ; mais, ne l'oublions pas, ils ne sont choses excellentes qu'autant qu'ils sont l'expression d'un mouvement et la traduction d'un effort. Nous en blâmons seulement l'excès, nous en montrons le côté faible, non pas pour désapprouver ce qui se fait, mais pour éviter à ceux qui veulent travailler de malencontreuses erreurs...

Voyons, mon brave ami, il y a assez longtemps que vous nous êtes sympathique — Vous, cher Monsieur, vous avez entendu assez de discours et sauvé la patrie en pensée suffisamment de fois. Causons raison maintenant : Laissez-moi vous tracer un petit programme.

Tout d'abord, une question : Je suis partisan, dites-vous de réformes essentiellement sociales. — Bien. — Faites-moi donc le plaisir de regarder dans votre vie à vous, dans votre vie intime et personnelle, les petites réformes qu'il vous serait loisible d'accomplir sur le champ. Faites un peu votre examen de conscience et dites-moi si vous avez vécu en conformité avec vos idées ; si vous ne voyez rien à reprendre dans vos manières d'être avec ceux qui vous entourent : employés, serviteurs, fournisseurs, etc.

Ensuite, parcourez du regard votre horizon social et cherchez bien si vous ne pouvez rien, s'il n'y a pas des

gens sur lesquels vous avez de l'influence, auxquels vous avez le droit de donner des conseils et même, allons plus loin, que vous avez le devoir d'avertir de leurs erreurs et de leurs fautes.

Enfin, demandez-vous loyalement si, en toute conscience, vous ne voyez pas quelque chose à faire, tout de suite, dans le milieu où vous vivez. : un cercle d'étude, une mutuelle, un syndicat, une caisse rurale, un journal...

Bref, marchez, remuez-vous, et ne restez pas là à nous encombrer de vos sympathies.

Le malheur, peut-être, c'est qu'en parcourant cet article, beaucoup seront assez naïfs pour s'imaginer qu'il s'adresse à leurs voisins et qu'il ne les concerne pas. Illusion décevante, piège grossier ! Est-ce que tous, même ceux qui luttent avec le plus d'audace, nous ne sommes pas, à de certains moments et par certains côtés, admirateurs passifs du labeur d'autrui ?... Est-ce que nous n'avons pas le devoir de nous demander souvent si nous sommes allés jusqu'au bout de nos forces et si, donnant un coup de collier plus vigoureux, il ne nous serait pas possible de faire plus que nous n'avons fait jusqu'ici. Il faut être sincère et nous manquerions, tout le premier, à notre devoir si, ayant écrit cet article, nous n'avions pas le soin de faire nous aussi, mieux et plus que nous avons fait.

Que faut-il conclure ?... Il faut conclure que nous avons tous à reprendre avec une énergie renouvelée, la tâche entreprise. Que ceux qui faisaient beaucoup, fassent plus, s'ils le peuvent ; que ceux qui faisaient peu fassent beaucoup ; et surtout, oh ! surtout, que ceux qui, jusqu'ici, suivant de loin leurs frères d'armes, les regardaient se battre, passionnés par ce spectacle, ne se contentent plus de leur envoyer, de temps en temps, leurs « cordiales félicitations » ou leurs « absolues sympathies » qu'ils aillent plus loin que « la communion d'idées » et qu'ils prennent à nos côtés, les places vides.

La terre que nous défrichons est envahie par les ronces ; les épines et les buissons qui nous barrent la route sont terriblement épais ; pour sauver un pays ce n'est pas trop de *toutes* les activités, mais ce n'est pas assez de *quelques* activités, additionnées de *beaucoup* de sympathies.

Jean LEFORT.